

Christine, c'était tout ça. C'était une sorte d'institution au royaume des bonnes gosses.

Un recours immédiatement disponible finalement. Tantôt un flic, tantôt un avocat, tantôt un juge aussi. Une alliée indéfectible, surtout. Un interlocuteur spécialisé en bonne gosse !

Un sourire : je réalise que Chris était aussi, ni plus ni moins, que ma poudre d'escampette. Dès que je refermais la cabane sur nos têtes, et que je la serrais dans mes bras :

— *psitt...*

On était immédiatement transportées ailleurs, dans un des lieux fantastiques dont les grands ignorent l'existence. Sauf Véro, pas encore assez grande pour en être exclue.

Il y avait eu d'abord la salle du trône où Chris arbitrait tous les conflits familiaux en cours. Elle recevait les plaintes, les griefs divers, interrogeait, prenait son temps pour comprendre. Et ensuite, elle décidait, attribuant le rôle de juste ou de méchant à qui de droit ; altière, belle et tranquille, elle décernait les blâmes et les compliments. Nul ne la contestait. La cour était sage et respectueuse des décisions de Chris. Tous l'écoutaient et lui obéissaient. Enfin « la cour », c'était juste la bonne gosse ; mais dans cette autre réalité, il y avait une foule de gens, indifférenciés ou pas. Selon les circonstances, Christine appelait en audition les uns ou les autres. Et ça discutait ferme dans la cabane transformée en cours de justice.

Chris était donc la poudre d'escampette de l'histoire, transportant la bonne gosse instantanément de la réalité ordinaire à un univers protégé, juste et aimant. J'ai le vague souvenir que la salle du trône ait été remplacée après les leçons d'histoire du CE2, par le grand chêne sous lequel Chris, telle le saint Louis des légendes, rendait la justice.

Il y avait aussi les merveilleux souterrains du Vieux Monsieur, remplis de manèges et de marchands de friandises, avec des tas de

lumières colorées qui tournaient, et beaucoup de musique aussi. C'était tout simplement formidable, les souterrains. Et on pouvait faire autant de tours de manège qu'on voulait, et tout était gratuit !

C'est Véro qui m'en avait parlé la première, des souterrains et du si gentil Vieux Monsieur. Elle m'avait certifié qu'on y pénétrait par les fentes qui zébraient le marbre posé devant l'âtre de la cheminée du salon. L'une d'elles servait de passage secret pour s'introduire dans le monde magique réservé aux enfants. Celui dont on ne devait pas, absolument pas, parler aux grands.

Quand j'étais vraiment petite, je n'avais pas compris que c'était magique. J'avais imaginé qu'il fallait trouver une entrée entre les morceaux du marbre brisé de la cheminée. Alors, un jour où les parents étaient partis, j'en avais donc profité pour virer tous les morceaux de marbre et rechercher l'entrée. Impossible, tout avait l'air désespérément normal. Pas de fissure, pas de mécanisme à actionner, et je m'étais retrouvée avec un tas de briures de marbre, en vrac sur le parquet du salon, tandis qu'une couche de ciment était apparue, fissurée elle aussi. J'allais attaquer le démontage du ciment quand Véro était rentrée.

D'abord affolée, elle avait éclaté franchement de rire quand je lui avais expliqué que je cherchais l'entrée du souterrain. Sans rien dire, mais en gloussant quand même, elle avait bien tenté de reconstituer le puzzle de marbre devant la cheminée : bernique ! Vexée, j'étais bien décidée à y aller sans elle puisqu'elle ne voulait pas me donner le secret pour entrer. Et après, c'était Chris qui avait trouvé la poudre d'escampette. Je n'avais rien dit à Véro ! Tant pis pour elle. De toute façon, Chris m'a jamais dit comment elle faisait.

Il faudra trente années et des circonstances très spéciales pour que Christine soit à nouveau conviée dans la cabane magique de

l'ancienne gamine. Un solide burn-out professionnel en 2005, un harcèlement méchant – sexuel et moral – qui me conduira directement chez une psychiatre. Arrêt de travail, retour sur l'enfance traumatique, et finalement une thérapie un peu approfondie en état modifié de conscience³. Je découvre alors une pratique qui, en plus de l'intérêt thérapeutique, me permet de partir en exploration dans mes oubliettes personnelles. L'esprit est bordélique à souhait, très encombré en plus, le mec. Je m'engage bravement dans une sorte de fouille archéologique d'un genre nouveau. J'adopte le casque de spéléologue de l'EMDR, avec un gros spot bien puissant dessus, et je plonge dans le continent noir de mes histoires d'avant. Ce minable harcèlement professionnel a réellement suffi pour embraser mon petit bûcher secret, bien fourni en vieilles expériences très inflammables telle que l'inceste secret, gommé, digéré, pensais-je.

En première position donc, je me cogne aux deux faucons : Henriette et celui dont on ne doit pas prononcer le nom, le faucon avec un F majuscule.

En deuxième position, la vraie guerre, celle qui était bien sale, et aussi la petite guerre, celle de Papa, dans la version : le juste contre les ripoux dans la Police nationale. Non pas une mais deux guerres, pour être précis. Il fait bien les choses, mon père, il ne lésine pas.

En troisième position, remontèrent très étonnamment, les agressions de ma sœur Carole – version : la grande sœur donne un bon bain à la Petite, assortie d'une bonne grosse tasse – retour aux angoisses de noyade.

3 L'intégration neuro-émotionnelle par les mouvements oculaires ou plus couramment EMDR, est un type d'intervention à visée psychothérapeutique [...] utilisée aujourd'hui comme un des traitements pour la prise en charge du stress post-traumatique.

Et enfin, en position hors concours, les démêlées de Baptiste, avec les représentants de l'ordre public, la Police nationale. Toujours les mêmes, mais là, ils s'en sont pris à mon fils, les ripoux. Je suffoque à revivre cette dévastation intérieure de savoir que la menace vient de ceux-là même qui sont censés nous protéger. J'encaisse ensuite, dans un état proche de la sidération, les injonctions désespérées de Baptiste, ses menaces de suicides qui résonnent très efficacement avec toutes les précédentes, celles de ma mère, puis de mon père. C'est la réitération brutale d'une sorte d'hymne familial au suicide que je croyais avoir définitivement viré de ma vie, en même temps que ma famille, mais qui m'attendait sagement, dans ces fichues oubliettes...

Tel un cavalier de l'apocalypse, ce sale type déguisé en directeur avait bel et bien sonné le rappel de tous mes démons intérieurs, sagement pliés et muselés. Tous s'étaient ligüés pour lancer la charge contre la bonne gosse !

Un petit ragoût de tous mes cauchemars ; histoire de faire correctement le ménage, sans doute. Car d'une certaine manière, j'étais parfois presque soulagée d'avoir ainsi l'obligation, le cou-teau dans le dos, de revisiter les oubliettes.

La psychiatre qui accepte de me soutenir dans ce grand ménage, pratique l'EMDR. C'est une femme bienveillante, quoique un peu vive et même caustique parfois. Elle a assumé bravement 45 heures de réminiscences douloureuses, sans fléchir. Et un jour, alors qu'on vient de revisiter un des moments les plus terribles, elle n'en peut plus : ce jour-là, elle explose.

Je la soupçonne immédiatement d'avoir traversé la même épreuve, car je la sens désarçonnée, manifestement très affectée par les réminiscences de ce traumatisme particulier.

Elle perd donc son sang-froid. Sa patience est à bout. Elle se lâche. Moi, je sens bien que là, les rôles s'inversent : va falloir la calmer, la réconforter. Elle lève les bras au ciel, la voix suit :

— Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible de construire une vie normale avec une telle accumulation de traumatismes ! Vous êtes un défi à tout ce que j'ai connu.

Bing, la claque ! J'entends :

— Toi, la fille qui aurait dû être dévastée de tant de malheurs, échouée en hôpital psychiatrique ou sombrant dans l'alcool ou la drogue – comme tu veux, mais qui aurait dû sombrer – si t'es là, si t'as pu mener une existence normale, plutôt bien même, c'est que t'as un problème : tu es sans cœur ! C'est pourtant simple depuis le temps que je te le dis...

Je n'ai que cela en tête, ça crie. C'est qu'elle est psychiatre patentée, elle. C'est donc elle qui sait. Je suis réellement déstabilisée : encore une fois, j'ai pas fait comme il fallait. Très vite revient le vieux procès, la ritournelle intérieure ;

— T'es un monstre, ma belle, juste un monstre sans cœur, c'est pour ça que t'as pu supporter.

C'est Christine qui m'appelait « ma belle », pour me réconforter, mais ça m'est resté... Christine, même recluse au grenier, s'est carrément installée. Elle a squatté un coin de ma tête, pas moyen de l'en déloger.

J'avais pourtant fini par écarter le soupçon terrifiant : être une perverse narcissique. Aux yeux des autres, je me sentais trop sage, trop philosophe ou trop raisonnable, bref pas assez traumatisée, « malgré tout ça » : un psy, avec lequel j'avais finalement osé l'évoquer, m'avait soulagé d'un simple éclat de rire. Et quel rire ! J'avais accepté son constat : on ne peut pas avoir tout faux. Puisque je suis trop émotive, trop sensible à la violence et à la souffrance des autres – depuis le coup des enfants qui meurent de

faim au Biafra, ça ne m'a pas lâché cette sensibilité malade dont se moquait Carole – je ne peux pas, en plus, être une perverse narcissique. Alors, c'est quoi, mon problème ?

Et me vient, là, subtilement mais néanmoins clairement, le soupçon, l'effarant soupçon : elle ne me croit pas. Elle croit que j'invente. Mythomane !

Je suis sonnée. Je n'avais pas pensé à ça, pas même imaginé qu'on puisse ne pas me croire. Cependant, c'est assez logique. Si j'ai trop bien résisté à une vie qui aurait dû me démolir – c'est quand même ça son problème – alors peut-être qu'elle va penser que c'est parce que j'invente. Un frisson.

À ce moment-là, je ne pense plus à la psy. Elle non plus d'ailleurs, un peu préoccupée elle aussi, j'imagine, parce qu'elle est sortie du cadre, évidemment. On a pas les mêmes problèmes, elle et moi, à cet instant précis.

Pendant ces quelques secondes, pas plus, elle a eu le temps de se reprendre. Et là, elle me regarde et me dit, songeuse, mais subtilement agacée encore :

— Vous comprenez ? Votre parcours est un déni de toute la clinique psychiatrique. Tout ce que j'ai étudié, toute ma pratique depuis 35 ans.

Je comprends surtout que je lui pose problème. Je fais quoi ? Je m'excuse ? Moi, je serais d'accord à entrer dans ses cases ; ça me conviendrait même plutôt bien. Je tente une échappée :

— Il faut pas exagérer non plus, c'était pas si dur que ça, ce que j'ai vécu ; tout le monde vit des traumatismes dans sa vie ; moi pas plus qu'une autre.

Ouf, peut-être que je vais redevenir normale, banale quoi, juste humaine.

— Non, évidemment que non, des gens comme vous – et j'exerce depuis plus de trois décennies – j'en ai vu un, un seul vous m'entendez, dans toute ma carrière !

Et elle enchaîne, de nouveau excédée, comme si j'étais une élève décidément bien obtuse :

— Non, bien sûr que non, tout le monde ne vit pas la même chose, et heureusement !

Elle est juste agacée par ce que j'ai dit, une fichue connerie à ses yeux. C'est elle qui sait. J'avais oublié. Ou plutôt, là, c'est elle qui souffre de ne plus trop savoir. Elle a un problème avec ses fiches ; c'est le cirque dans ses références, et ce cirque, assis devant elle, avec les yeux grands ouverts et l'anxiété à fleur de peau, c'est moi.

Je déränge, encore une fois. Je ne suis pas à ma place, pas là où je devrais être : avec des antidépresseurs, j'imagine, et tout ce qui va avec le scénario habituel des conséquences d'une enfance traumatique. Et s'il n'y avait que l'enfance, en plus. Elle a un peu oublié le contexte de la consultation... Là, ça y est, elle est revenue. Elle se souvient de moi. Elle réfléchit intensément.

À la réponse qu'elle va me faire, je saurai que son problème, à ce moment précis, c'était vraiment de construire une réponse qui lui rende son équilibre, à elle. Ce faisant, elle m'entr'ouvre une porte, manifestement à regret. Néanmoins, je constate qu'elle ne m'a pas imaginée mythomane une seule seconde ; c'est déjà ça.

Je sais, par la bande, que cette femme est une catholique très pratiquante, engagée dans une communauté de laïcs. Elle conclut à voix haute le raisonnement qui doit l'habiter depuis un moment :

— Je suis catholique pourtant... Cependant je dois reconnaître que là, je ne trouve qu'une réponse : le karma. J'imagine que vous êtes là pour nettoyer un karma familial, donc vous avez les ressources qui conviennent pour vivre ça.

Rideau !

Je tombe à la renverse de la voir me parler de karma. Plutôt soulagée en l'occurrence d'échapper à la miséricorde divine, ou au dessein de Dieu. Elle n'est pas ravie, toutefois elle a l'honnê-

teté intellectuelle de chercher des références qui appartiennent à mon système de valeur. Respect. Sourire intérieur.

Pourtant, il n'y avait pas besoin d'aller aussi loin. Elle aurait pu acter le fait qu'on ne naît pas égaux. J'imagine que, même dans une approche théiste, on peut donner du sens à ça. Pas besoin de karma.

On se quitte sur ces bonnes paroles. C'est plutôt réconfortant parce qu'elle m'a proposé une explication qui ne fait pas de moi un monstre sans cœur, juste une fille qui serait née avec la boîte à outils qui convient au scénario.

Je repars avec mon paquet. Je sais moi que le karma familial, ça n'existe pas. Que c'est une affaire personnelle, le karma. Je ne vais pas me raconter d'histoire : non, je ne crois pas que je sois programmée – et par qui donc ! – pour être le sauveur de ma famille. J'y ai renoncé depuis un moment d'ailleurs, à la sauver celle-là. Sauf un peu Véronique, c'est vrai, par intermittence. Il m'arrive de rechuter et d'essayer encore, sans trop y croire. Donc le sauveur, ce n'est pas moi et encore moins ma famille. Et je cherche, et je réfléchis.

Parce que j'adhère à ce qu'a dit cette psychiatre d'une certaine manière : on n'a pas tous les mêmes programmations. Les bébés ont une personnalité ; ils ne sont pas des pages blanches. J'en ai côtoyés de près dix-huit, dans ma belle-famille, j'ai pu vérifier mes théories.

Cela veut dire que les caractéristiques individuelles, les tendances émotionnelles, les traits de personnalités – on peut choisir les mots qu'on veut, donc elle peut parler de karma si elle veut – toutes ces spécificités individuelles sont une des dimensions de la résilience. L'imagination en tout premier lieu, apparemment.

J'avais déjà reçu une claque lorsque j'avais lu *Un merveilleux malheur*⁴. J'avais découvert à ce moment-là que j'avais été une

4 Ouvrage de Boris Cyrulnik

enfant résiliente. Et ça m'avait un peu blessée, car me considérer ainsi, c'était accepter l'idée que mes parents aient pu être de mauvais parents... C'était dans les années 90. La période épouvantable qui avait fait suite à la grande extermination familiale ; l'abonnement aux enterrements, l'entraînement intensif au sport familial que leur était le suicide.

Et qu'avais-je découvert en lisant Boris Cyrulnik ? L'importance vitale de l'univers onirique qui avait permis aux enfants juifs qu'il évoquait de survivre en ménageant, en eux, un espace idéal qui les protégeait. Leur résilience reposait essentiellement sur l'intensité de leur vie intérieure laquelle leur avait permis d'échapper à un réel terrifiant.

J'y avais retrouvé toute ma vie avec Chris ; notre monde, la salle du trône, les grands débats, les jugements grandioses qui rétablissaient le droit, la justice, la bienveillance. Le voilà mon karma, ma construction personnelle, le regard de la bonne gosse : c'est Chris, le sauveur. C'est grâce à Chris que j'ai pu grandir, faire des études, me marier, exercer de responsabilités, bref m'insérer avec une certaine réussite.

Pas le choix : soit je suis un monstre sans cœur, soit il y a eu « un chemin de résilience ». Ben, tiens ! Le chemin s'appelle Chris, ma petite poudre d'escampette à moi. Pourquoi ? Je peux le donner à voir. Comment ? Ça dépend des moments, des crises, des enjeux.

Et là, en réponse à l'interrogation de ce médecin qui m'a renvoyée à mon grand procès intérieur, le soupçon insidieux d'être sans cœur, je réalise que Chris a été la solution et qu'elle reste la solution.

Toutefois, elle a concrètement disparu dans le grand chambardement qui a suivi la mort de mes parents. Quand mon grand frère, Armand, bien droit dans ses bottes, bien digne, corseté dans sa respectabilité, a choisi d'appeler les Emmaüs :

— Pour qu'ils nous débarrassent de tout ça, et vite !

Tout ça, c'est l'appartement de notre enfance, toute notre enfance, toute la vie de nos parents. Et dans le grenier où, comme tant d'enfants devenus grands, j'avais laissé les vestiges de mes jeunes années, Chris m'attendait encore, bien au chaud sous sa couverture, dans sa boîte qui avait aussi été son cercueil, après l'assassinat.

J'ai 50 ans, il n'est jamais trop tard pour bien faire. Je vais aux Emmaüs, je fouille, j'en trouve une qui fera une très bonne poupée pour l'ancienne gamine...

Je ne dis pas qu'elle a tout fait toute seule. Je ne dis pas que je ne dois pas monts et merveilles à tous les thérapeutes, de tous poils, qui m'ont supportée, éclairée et soutenue. Néanmoins, c'est bien Chris qui a joué la poudre d'escampette à chaque crise d'angoisse ; elle a fait le boulot, Chris, encore une fois.

Rideau !

patient. Elle s'était très vite heurtée à mon père. Bien des années après sa disparition, il en parlait toujours avec un léger agacement. Car Eugénie était religieuse, mais comme on peut l'être lorsque la foi n'est que le support du devoir, une image de la caste. Elle se rendait à l'église d'un pas vif, avec la ferme détermination de la femme qui sait où est sa place et qui la revendique dans le regard des autres.

Cette femme inflexible avait eu trois filles : Alice ma mère, puis Juliette et enfin Henriette, la benjamine. De Juliette, j'ai souvent entendu dire qu'elle n'avait pas eu de chance. Parce que Fernand, son premier mari, était mort en camp de concentration. Enfin, ce n'est pas tout à fait ce qui c'était passé. Papa avait fini par me raconter cette histoire-là.

Après la guerre, une boutique à Nancy s'était spécialisée dans les petites annonces destinées à retrouver les disparus. Juliette en avait rédigé une dans l'espoir d'avoir de ses nouvelles parce qu'il n'était pas rentré des camps avec les autres. Un homme s'était présenté un jour chez les parents et avait raconté l'histoire :

— Juste pour que vous arrêtiez d'attendre, avait-il dit.

Après son récit, il s'était excusé :

— C'est quand même comme ça que c'est arrivé...

Fernand était mort en Allemagne, sur le quai à la voie de chemin de fer du camp. Dans la déroute, les soldats allemands avaient poussé les survivants, décharnés et quasi mourants, à monter dans les wagons qui devaient les emporter. Fernand avait bien essayé de se hisser dans l'un d'eux, puis un autre, et un autre encore. Toutefois, il était trop faible pour s'accrocher, s'imposer. C'est qu'il n'était pas le seul à vouloir monter. Et il était si diminué. Les wagons étaient déjà pleins et les autres déportés qui cherchaient eux aussi à monter, ne l'aidaient pas... Ils le rejetaient

même. Pour finir, un soldat l'avait remarqué, avait épaulé et l'avait abattu. Là, sur le quai :

— Trop faible !

La désolation suinte encore de la voix de mon père, à ce récit. Même trente années après, je ressens l'effort qui est le sien de devoir le raconter. Exprimer cette réalité de la vie devant moi, cette cruauté qu'il avait bien fallu accepter, lui est encore une épreuve. Ce beau-frère qu'il avait connu jeune et fringant, qui avait résisté à ce qu'on savait désormais de l'horreur des camps, cet homme-là était mort stupidement. Une mort inacceptable, une mort de trop. L'inhumanité de cette situation lui était encore insupportable. Cependant, je sentais autre chose qu'il ne parvenait à exprimer. Il hésitait encore.

Je commençais à percevoir une autre dimension à leur silence. L'intuition qu'au-delà des petits qu'ils voulaient ménager, ne pas parler de ce passé les protégeait aussi. Peut-être craignaient-ils justement les réactions de leurs enfants. De ce qu'ils liraient dans leurs regards : l'incompréhension, la colère, le jugement, peut-être même le rejet. Tous ces sentiments qui ne cessaient de les assiéger sournoisement et qu'ils repoussaient pour continuer à avancer.

J'avais été touchée. Intuitivement instruite par le regard de mon père, par sa voix subitement étouffée, j'avais compris qu'il espérait de moi une tolérance, une compréhension qui lui était indispensable. Comme si la gamine pouvait, par un simple regard, le gracier des jugements qu'il s'infligeait !

Ainsi, une lucidité douloureuse subsistait en lui mais aussi une honte inimaginable à mes yeux. Elle résidait non pas dans le fait d'avoir été participant, ou même simplement témoin, de cet assassinat sordide et inhumain, mais juste d'en avoir été le contempo-

rain ; d'avoir accueilli ce récit et d'avoir continué. Comme s'il se sentait sali simplement de savoir cela possible, et de rester là, impuissant. Peut-être même souffrait-il de me révéler cette noirceur, comme s'il me contaminait. C'était intensément compliqué.

Pour la première fois, le rideau s'entr'ouvrait sur leurs secrets, et je réalisais inopinément, dans le regard de mon père cherchant en moi l'indice d'une approbation, que ce passé qu'ils ne cessaient de revendiquer comme dépassé, était intensément présent en eux.

Mon père s'est tu. Il m'a laissée résonner de tous ces mots. Lorsque je relève la tête, il reprend :

— C'était tellement insupportable de savoir qu'il avait survécu au camp et qu'il était mort ainsi, au dernier moment ! Et les autres...

Ah oui, les autres... Je réalise subitement ce que mon père ne parvient pas à dire :

— Les autres, ceux qui ne l'ont pas aidé à monter dans ce train et qui sont rentrés, eux !

Ainsi, leur désarroi à tous était d'autant plus insupportable qu'ils savaient que les autres, justement ceux qui étaient revenus au pays, étaient peut-être ceux-là même qui auraient pu bousculer Fernand !

Qu'avaient-ils fait, ceux qui étaient rentrés : un voisin, un cousin, un frère peut-être. Et tous les autres, ceux qui jugent, ceux qui n'y étaient pas, comment être certain que, dans la précipitation et l'angoisse du moment, poussés par la famine et l'espoir insensé de survivre, ils n'auraient pas, eux aussi, rejeté Fernand simplement pour survivre. Le poison du doute était là, omniprésent. Comment se laver d'un soupçon, d'un doute, à propos de quelque chose qu'on a pas fait mais qu'on aurait peut-être pu faire ?

À cette époque, je ne sais rien encore des conditions dans lesquelles s'était déroulé le retour des déportés au village.

Je me tais. Je réfléchis. Moi qui ne savais que critiquer les grands pour leurs secrets et leurs mensonges, je les découvre surtout blessés, désespérés. Je les respecte de l'avoir été. Ils n'étaient pas préparés à vivre avec ça. Qui le serait ?

Alors évidemment, ils tâtonnaient, ils trébuchaient parfois, lâchant quelques mots ; puis ils reculaient, se reprenaient. Peut-être qu'ils avaient raison, que les enfants n'auraient pas voulu savoir, s'ils avaient su !

Peut-être que les circonstances de la mort de Fernand étaient une de ces histoires à cacher aux enfants pour qu'ils continuent ; qu'ils puissent continuer sans désespérer de leur humanité.

La Petite, elle, ne percevait que la lourdeur et la désespérance des grands quand ils disaient de Juliette : elle n'a pas eu de chance. Elle savait juste la profondeur des soupirs tandis que leurs épaules s'enroulaient inexorablement. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle savait la pesanteur de l'Avant. Et elle aurait voulu aider : comprendre pour expliquer, consoler, juste pour que Maman soit moins triste, et que Papa soit moins en colère.

Elle aura attendu longtemps, cette gamine, avant de savoir pourquoi Juliette n'avait pas eu de chance. Parce que leurs histoires, à tous ces grands, c'étaient un histoire de Petit Poucet, un petit caillou tous les dix ans ! Peut-être simplement parce qu'ils attendaient qu'ils grandissent, les gosses. Pourquoi ne l'avaient-ils pas expliqué ?

Juliette avait eu un bébé qui était né alors que son père était en camp. Un bébé qui ne connaîtrait jamais son père. Il s'appelait Patrice. Et cette sale histoire de Fernand, cette mort imbécile sur

ENTRACTE

Ça va Ariane, on a compris ! J'ai compris. Tu l'as cherchée et tu l'as trouvée, cette gamine que tu t'étais acharnée à effacer. Fallait bien avancer, je sais. Je connais l'histoire, moi.

Tu en as mis du temps à la retrouver, cette bonne gosse, obsédée par l'idée d'être belle dans son cœur pour qu'on l'aime enfin, même dans cette famille un peu déglinguée. Elle y croyait dur comme fer à sa recette ; une recette de gamine courageuse et pas compliquée. Pourtant, ça n'a pas marché.

Alors Ariane, c'était difficile de renouer avec ce fil-là, hein ! Tênu, presque imperceptible tant le monstre sans cœur l'avait coupé très court, ce fil, pour prendre les commandes. Le monstre, la forteresse, la femme de fer, celle de « l'Après ». Après sa guerre à elle, la guerre de la gosse qui s'est acharnée à ne surtout plus être si bonne que ça.

Après le Faucon bien sûr, et la suite... Oui, je sais.

C'est fait. Tu l'as ressuscitée : un peu niaise tout de même, si vulnérable, si idéaliste, et néanmoins tenace, curieuse, infatigable. Elle t'a carrément sauté à la gueule avec sa candeur et son humour décalé ; elle t'a même attendrie, bien malgré toi. Elle n'était pas planquée très loin, en définitive. Tu l'as exhumée ; pas

si conne que ça, finalement. Et pour finir, tu t'es surprise à la respecter même, cette Petite, malgré cette docilité que tu t'étais appliquée à écarter : « l'idiote, comment n'avoir rien vu venir... »

Alors, maintenant, tu fais comment, Ariane, avec ton fil ? Tu sais très bien où il te mène n'est-ce pas ? Tu tergiverses ? Tu t'y engages ou pas dans le marais de l'Après ?

C'est simple, cependant. Tu prends ta bonne gosse sous un bras – tu ne la lâches plus, tu ne l'oublies plus – et tu colles le fantôme de Chris sous l'autre bras, bien serrée pour ne plus l'égarer, elle non plus. Avec ces deux-là, tu devrais être à peu près au complet.

Et tu avances, une sous chaque bras. Et tu progresses posément sur le chemin qui va forcément te mener à ce jour fatidique, face à Éliette qui t'assène avec une vraie cruauté :

– De toute façon, tu n'as pas de cœur... Tu as même tué ton père et ta mère !

Éliette, ton deuxième divorce. Le premier divorce, c'était simple, c'était d'avec un homme :

– Pas fait pour toi, avait dit l'ancienne bonne gosse. Celle qui parle trop.

Le deuxième d'avec cette femme :

– Pas fait pour toi non plus ! T'aurait vraiment dû être bonne sœur...

Cette sacrée gamine ! Il n'a pas été inventé le scotch qui pourrait la museler.

Quand Éliette t'avais poignardé le cœur, toi aussi, Chris n'avait rien pu dire pour te protéger de cette vilenie. C'était l'époque où Armand l'avait déportée aux Emmaüs.

Alors, on y va ? On va la visiter cette histoire de faucons. Parce qu'il y en a plusieurs, des faucons. On commence par Henriette, puis celui dont on ne doit pas prononcer le nom.